

|| Pierre Arnaud/Thierry Terret (dir.) :

|| **Le sport et ses espaces, XIX^e-XX^e siècles**

|| Paris, éditions du CTHS, 1998, 370 p.

La recherche historique témoigne un respect grandissant à l'égard de l'histoire du sport, respect amplement mérité du reste. Désormais, un historien ne peut plus se permettre d'ignorer les résultats de la recherche en histoire du sport, incontournables pour enrichir ses propres réflexions et recherches. Pourtant, l'histoire du sport n'a pas toujours bénéficié d'une telle considération : preuve en est le traitement qui lui fut réservé des années durant de part et d'autre du Rhin. C'est donc avec envie que les historiens du sport allemands et français regardaient de l'autre côté de la Manche, vers la Grande-Bretagne.

Le « snobisme intellectuel » ambiant (Siegfried Gehrman) qui sévissait parmi les historiens était de moindre envergure en Grande-Bretagne. Visiblement, la distance culturelle qui séparait l'histoire en tant que science et le sport en tant qu'objet d'étude était plus ténue. Deux facteurs semblent avoir contribué à cette évolution : d'un côté, cette évidence aux yeux des Britanniques d'être les « instigateurs » du sport de masse moderne, de l'autre, l'importance que revêtent la classe ouvrière et les études qui lui sont consacrées dans le berceau de la Révolution Industrielle. Une certitude : il n'existe pratiquement aucune analyse ayant pour période d'étude les XIX^e et XX^e siècles qui se soit gardée d'aborder le thème du sport. Les ouvrages spécialisés dans l'histoire nationale du sport issus de la plume de chercheurs en histoire foisonnent sur le marché du livre, des maisons d'éditions et des collections de renom font paraître un grand nombre de publications sur l'histoire du sport.

En Grande-Bretagne, l'histoire du sport est parvenue à s'établir et à être institutionnalisée comme discipline à part entière de la recherche historique à l'université. Les historiens spécialisés dans la recherche sur le sport se perçoivent eux-mêmes non pas comme des historiens du sport, mais comme des chercheurs en histoire sociale. Ils sont moins partisans d'une science sociale historique au sens de l'école de Bielefeld que d'une sorte « d'histoire sociale pragmatique » (Christiane Eisenberg). Ce concept recouvre une ana-

lyse qui se veut la plus intégratrice possible, incluant à la réflexion des aspects de l'histoire de la culture et de l'histoire du quotidien et acceptant le sport dans sa pluralité, comme l'écrivait Richard Holt en 1989 dans son livre *Sport and the British*. Il est vrai, le scepticisme à l'égard des grands desseins de société, qu'ils soient d'inspiration marxiste ou fondés sur une théorie de la modernisation ou de la civilisation, peut engendrer un manque de clarté terminologique ainsi que des inconsistances conceptuelles. Mais les ouvrages y gagnent en lisibilité sous bien des aspects, ce qui accroît les chances d'atteindre un lectorat plus large.

L'histoire du sport : une discipline en quête de légitimité de part et d'autre du Rhin

Dans ce domaine, la France et l'Allemagne ont connu une évolution fort différente. Certes, comme Gunter Gebauer l'a si souvent souligné, les systèmes sportifs des deux pays se sont toujours considérablement démarqués l'un de l'autre et se sont façonnés à partir de traditions spécifiques. Mais dans la recherche historique des deux pays, le sport, perçu comme phénomène social et culturel des XIX^e-XX^e siècles est resté largement sous-estimé, pour être relégué au rang des thèmes dénués de tout intérêt. Le transfert d'informations et de personnes des départements de sport vers les départements d'histoire des universités a rarement été couronné de succès. Ce n'est que depuis peu que des modifications s'opèrent. Ces changements s'expliquent surtout par l'ouverture de la discipline à l'histoire du quotidien et à l'anthropologie historique, par le renouvellement partiel du corps enseignant au sein des universités, par l'intérêt grandissant pour de nouveaux thèmes, et, enfin, par l'omniprésence contemporaine du sport comme « fait social total ».

Le sport donne en effet l'impression d'être présent dans tous les domaines : comme facteur de la politique internationale, comme média publicitaire et comme puissance économique, comme indicateur de changement dans la société des loisirs, comme moyen de communication transnationale, comme succédané de la religion dans le quotidien de l'individu, pour ne citer que quelques-unes de ses dimensions. Les médias ont rendu ces multiples aspects plus visibles que par le passé. Cependant, ces dimensions ont joué dès le départ un rôle capital dans le sport de masse moderne, aussi bien comme réalité sociale que comme discours sur la mutation sociétale. Que « cette histoire semble en passe d'acquérir le statut d'objet scientifique, et donc la légitimité », comme Alfred Wahl l'écrivait déjà en 1995, ouvre des perspectives prometteuses et offre une certaine satisfaction aux pionniers.

L'ouvrage paru sous la direction des historiens du sport Pierre Arnaud et Thierry Terret, tous deux enseignants-chercheurs à l'université de Lyon, rassemble les contributions que les auteurs ont présentées en 1995 lors du 120^e Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques qui s'est tenu à Aix-en-Provence. Il s'agit au total de vingt études de cas, locales ou régionales, illustrant la conquête de l'espace par le sport aux XIX^e et XX^e siècles. La plupart reposent sur un travail d'archives ; nombre d'entre elles relient des aspects politiques, sociétaux, économiques et culturels avec des problématiques de la géographie culturelle.

La réflexion puise ses origines dans l'observation du fait que « toute pratique sportive (...), le concours, le duel, le match institués au rang de "rencontre sportive" reposent (...) sur la capacité des participants, individus ou sociétés, équipes ou sélections, à se déplacer » et c'est la raison pour laquelle l'histoire du sport peut être décrite comme une « conquête de l'espace sportif » (p. 8). Le livre s'interroge surtout sur les raisons

susceptibles d'expliquer que certaines disciplines sportives trouvent un large retentissement et une attention au-delà du cadre régional, tandis que d'autres n'y parviennent pas ; en outre, il se met en quête des vecteurs qui ont promu ou entravé la « nationalisation » voire la planétarisation des différentes disciplines sportives. Même s'il est vain de vouloir reprendre en détail le contenu de chacune des contributions, certaines méritent néanmoins d'être brièvement présentées.

William Charpier analyse l'essor de la gymnastique en Alsace entre 1860 et 1870 comme le résultat d'une stratégie d'entreprise paternaliste visant à stabiliser moralement et à intégrer socialement la classe ouvrière. Au moment de l'annexion de l'Alsace par le *Reich* allemand, deux tiers des « sociétés de gymnastique » françaises, alors au nombre de vingt-cinq, se trouvaient en territoire alsacien. Pierre Arnaud retrace les débuts de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA), fondée en 1889. Celle-ci avait pour objectif de faire office d'organisation centrale des associations sportives de toute la France, toutes disciplines confondues, chapeautant aussi bien des associations de cyclisme et de course à pied, en passant par les différentes formes de football et de rugby que le tennis sur gazon et le jeu de paume. Sa contribution alimente la discussion de manière exhaustive et détaillée sur les raisons à même d'expliquer la présence géographique contrastée de l'USFSA : davantage dans le nord de la France que dans le sud, davantage à Paris qu'en province, plutôt dans les villes qu'à la campagne.

Le sport : symbole de la modernité

Dans ses considérations sur le tissu associatif ainsi que sur les activités de loisir et de compétition des cyclistes du département de la Sarthe avant 1914, Alex Poyer fait état d'un contraste Est-Ouest pour ce qui est de « l'aptitude plus ou moins grande des campagnes à intégrer la modernité ». De cette manière, il confirme, à l'échelle des pratiques culturelles, les observations que Paul Bois avait faites en 1960 dans son étude classique analysant l'impact des convictions religieuses et des conditions socio-économiques sur le comportement politique des « paysans de l'Ouest » depuis la Révolution Française. Yves Morales analyse l'essor du tourisme du ski dans le Jura français depuis le début du XX^e siècle comme le résultat de deux processus convergents : la demande croissante que connaît toute forme d'activité sportive, d'une part, et la volonté des élites régionales de développer le territoire, d'autre part, étant donné que « la neige peut rapporter de l'argent en montagne ».

Jean-Marc Silvain illustre, à partir de l'exemple du nord de la France, la manière dont l'instauration simultanée de la pratique du tennis de table à Lille et à Roubaix au début des années 30 fut imprégnée par le contexte local, lequel fut aussi par la suite l'origine d'évolutions divergentes dans chacune de ces villes. Nicolas Kssis retrace la gloire éphémère du « football corporatif » dans le département de la Seine sous le Front Populaire à partir de juin 1936, ainsi que sa rapide implosion après la chute du deuxième gouvernement de Léon Blum en avril 1938. Evelyne Combeau-Mari relate la fonction éducative qui fut conférée au sport pratiqué en association sur l'île de la Réunion dans le cadre de la départementalisation de 1946. Il était censé couper l'herbe sous le pied aux autonomistes et inculquer aux insulaires les valeurs citoyennes d'une république française moderne et généreuse. Nadine Noé décrit la transformation de quatre communes dans le sud-est de Paris dans le cadre du « programme d'urbanisation rapide » de l'Etat, mis en place dans les années 60, et s'interroge sur ses répercussions sur la vie associative et sur les pratiques sportives.

Plusieurs articles se lisent comme de brèves histoires de certaines disciplines sportives. Thierry Terret montre que la pratique de la natation dans le cadre scolaire ne se ramenait pas seulement à la question de l'équipement en bassins, mais était également tributaire des idéaux dominants en matière d'éducation. Michel Rainis présente une histoire sociale concrète et instructive des « clubs d'éducation physique » sur les plages françaises. A l'appui de l'exemple de la Bretagne, il parvient à montrer comment l'adhésion à des clubs de plage s'est démocratisée parallèlement à la massification du tourisme et fait ressortir la nécessité permanente des processus d'adaptation jusqu'à nos jours. Françoise Rollan analyse « le tennis à la conquête de la France ». Elle décrit le chemin parcouru par le tennis, depuis ses débuts dans le dernier tiers du XIX^e siècle, comme une *success story*. Elle fait ressortir également les résistances qui entravent sa « nationalisation » globale. Il lui semble symptomatique qu'il s'agit-là, encore de nos jours, d'un sport réservé à des populations urbaines aisées, qui ne serait pratiqué massivement ni par les « classes populaires », ni dans les milieux ruraux, même si de nombreux courts de tennis sont mis à disposition. L'extension de la base sociale du tennis aux couches moyennes citadines aurait en fait déplu à la clientèle traditionnelle de ce sport qui répond à cette évolution en se tournant vers des sports plus élitistes comme le golf.

Globalement, ces études de cas, compilées pour l'occasion, illustrent l'étendue des champs de recherche auxquels l'histoire du sport peut contribuer à apporter de nouvelles connaissances et ouvrir de nouvelles pistes. L'ouvrage illustre à merveille les raisons pour lesquelles la reconnaissance que l'histoire du sport connaît entre temps par la science historique est plus que largement méritée. A l'avenir, le sport ne pourra plus être mis au ban de la réflexion historique. Bien plus, il devrait enrichir la recherche historique comparative.

Dietmar HÜSER
(Traduction : Florence ANGO)